

Les mots, et ce qu'ils font de nous

A la petite Jacqueline Roche, née en 1936

« Il suffit d'un mot, d'une phrase. [...] Ces phrases sont notre latin même, le vocabulaire de nos jours passés, elles sont comme les hiéroglyphes des Egyptiens ou des Assyro-Babyloniens, le témoignage d'un noyau vital qui a cessé d'être mais survit dans ses textes, sauvés de la fureur des eaux et de la corrosion du temps. »

Natalia Ginzburg, *Lessico familiare* [Les mots de la tribu], 1966, Einaudi-Grasset, p. 36-37

Tullio De Mauro est l'un des plus grands linguistes du 20^e siècle¹, et l'un des esprits les plus étonnants de cette proche Italie. Né à Naples en 1932, il est mort à Rome au début de l'année 2017 tandis que les Editions Lambert-Lucas venaient de recevoir sa préface à l'édition française de *La langue bat où la dent fait mal*.

Il y a plus d'une façon d'entrer dans la pensée, et dans la vie, de Tullio De Mauro. Sa pensée, son travail scientifique, son œuvre de linguiste et d'infatigable didacticien de la linguistique, son travail sur la langue italienne et les dialectes dont il est l'incomparable spécialiste – deux thèses sur un siècle d'évolution linguistique, un dictionnaire de 260 000 entrées en huit volumes –, son œuvre enfin d'acteur social mettant la langue (les langues) au cœur de l'action politique – il a été ministre de l'Instruction Publique italienne au début des années 2000 – est inséparable de son expérience d'homme. Parmi la soixantaine d'ouvrages de cet auteur prolifique, parfois redondant², mais toujours dense, précis et mordant, quatre d'entre eux nous semblent prêter la possibilité d'entrer dans cette œuvre gigantesque et complexe par la porte si familière de la vie dans les mots. D'abord *La langue bat où la dent fait mal*, cette longue série de conversations avec un autre monstre sacré des lettres italiennes, le regretté Andrea Camilleri. Ensuite, un petit ouvrage de conversation également, *La cultura degli Italiani*, où TDM expose en treize chapitres intenses sa conception des cultures de l'Italie au travers d'une passionnante histoire où la politique, l'École, la linguistique sont intimement mêlées à son propre parcours³. Enfin, les deux étonnants petits ouvrages intitulés *Parole* [Mots] : *Parole di giorni lontani* (2006) et *Parole di giorni un po' meno lontani* (2012) que le lecteur trouvera rassemblés ici en un seul volume⁴.

« De quelle manière arrivons-nous à comprendre ? »

La notion de *parole* est tout un programme chez TDM. Outre les nombreux travaux de lexicologie des années 2000-2006⁵, la notion de *mots* est présente dans bon nombre d'ouvrages plus anciens car elle est centrale dans la construction d'une communicabilité sociale, pour le dire vite, dans la création d'une communauté de sens – qu'elle soit réduite à une société donnée, par exemple une famille, élargie à la société qui s'identifie notamment par les nombreux dialectes du territoire italien ou, plus vastement encore, à la nation dans son ensemble⁶.

La grande interrogation de TDM, sa première interrogation telle qu'elle apparaît d'ailleurs dans l'ouvrage que l'on va lire, et sans doute la seule interrogation possible au sujet de la langue est bien celle qui repose

¹ On lui doit, entre tant de travaux, l'édition définitive des *Cours de Linguistique Générale* de Ferdinand de Saussure, Bari, Laterza, 1967 - traduction française par Louis-Jean Calvet, Genève, Payot, 1972.

² On retrouvera entre autres anecdotes savoureuses des *Parole* au moins deux historiettes contées dans *La langue bat où la dent fait mal* : celle du petit bossu ; celle du *Toscane* fumé par le très vieil oncle.

³ TDM, *La cultura degli Italiani*, a cura di Francesco Ermani, Bari, Laterza, 2004.

⁴ Les deux volumes sont tous deux édités à Bologne, chez « les amis » de Il Mulino.

⁵ *Parole straniere nella lingua italiana. Dizionario moderno*, con Marco Mancini, Milano, Garzanti linguistica, 2001 ; *La fabbrica delle parole. Il lessico e problemi di lessicologia*, Torino, UTET, 2005 ; *Parole e numeri. Analisi quantitative dei fatti di lingua*, a cura di e con Isabella Chiari, Roma, Aracne, 2005 ; *Dizionario di parole del futuro*, Roma-Bari, Laterza, 2006.

⁶ *Le parole e i fatti. Cronache linguistiche degli anni Settanta*, Roma, Editori riuniti, 1977 ; *Guida all'uso delle parole*, Roma, Editori riuniti, 1980 ; *Capire le parole*, Roma-Bari, Laterza, 1994. Mais la question se pose également dans l'espace plus vaste encore qu'est celui d'une réunion de nations. La dernière thèse de TDM traite de la capacité à faire corps dans une Europe de marqueterie linguistique : *In Europa son già 103. Troppe lingue per una democrazia?*, Roma-Bari, Laterza, 2014.

fondamentalement sur le sens que l'on donne à l'usage de formes sonores (bien plus que sur les formes graphiques dont Saussure dit qu'elles sont comme des photographies par rapport à la réalité) qui composent la *langue*. Comment nos *paroles* – au sens saussurien, c'est-à-dire « l'expression toute personnelle de la langue » (cf. XX) – font-elles sens ? Que voulons-nous dire lorsque nous parlons, que nous empruntons des mots que nous n'avons pas inventés, qui nous dépassent, et qui disent pourtant une expérience propre, non répétable, en cela incommunicable ? Que veulent dire ceux qui nous parlent ? Et même quand nous partageons le même univers, les mêmes référents, comment être sûr que ce que nous disons dit vraiment ce que nous souhaitons que l'on comprenne, dit vraiment ce qui est ? La question de l'incommunicabilité du langage que le jeune Wittgenstein pose dans toute sa crudité – et qui va être l'objet de l'une des premières thèses de TDM⁷ - est centrale dans cette réflexion qui traverse toute son œuvre de chercheur, de linguiste, de professeur et ... de ministre de l'Instruction Publique. C'est celle de la *semantica* [la sémantique] : le sens que l'on prête à nos paroles, à notre langue⁸.

Pourquoi ce livre ?

« C'est plus ou moins au début de ces mêmes années quatre-vingt que je travaillai avec mes étudiantes et mes étudiants inscrits au cours de philosophie du langage sur le thème de l'incompréhension linguistique (thème précieux pour aborder sa face opposée : « De quelle manière arrivons-nous à comprendre ? »). Nous nous sommes alors retrouvés submergés (les étudiants étaient bien une centaine) par un flux de souvenirs personnels relatifs aux échecs et aux succès de la compréhension pendant nos premières années de vie. J'ai d'ailleurs utilisé dans l'un de mes travaux ultérieurs quelques morceaux des matériaux récoltés alors et que j'avais conservés. Depuis ce temps, ma réflexion sur ce thème, c'est-à-dire sur la mémoire linguistique – avant tout enfantine –, ne m'a plus jamais abandonné et j'ai compilé par moi-même toute une bibliographie discontinue d'auteurs où dominent Luigi Meneghello et Natalia Ginzburg, Rosetta Loy et Vittorio Sermoni, Laura Pariani et Domenico Starnone. »

Les travaux scientifiques du professeur, ses interrogations personnelles – qui recoupent celles de l'ensemble des étudiants –, et les lectures d'autobiographies d'auteurs contemporains se mêlent. Nous faisons langue car nos paroles font écho les unes aux autres. TDM fait faire l'expérience à ses étudiants de ce qui est ni plus ni moins

« le point de départ des réflexions de Saussure [...] : la conscience aiguë de l'individualité absolue, unique, de chaque acte expressif, cet acte qu'il [Saussure] appelle *parole*. »⁹

Et quand le professeur TDM parle des mots, ce sont d'abord les tout premiers, les mots de l'enfance évidemment. Et son enfance va être mêlée à la guerre. Il retrouve par cette expérience intime et profondément universelle l'un des plus touchants exemples que Saussure emploie lui-même pour démarquer langue et parole : « La guerre, vous dis-je, la guerre. »¹⁰

Qu'apportent par ailleurs les principaux auteurs que cite TDM ? Avec Luigi Meneghello se pose la question des dialectes et de la langue – une nation italienne, des cultures dialectales¹¹ : comment les concilier sans abandonner l'un ou l'autre des deux pôles de ce qui ne devrait pas être une *diglossie* mais bien la capacité d'un riche plurilinguisme ? Avec Rosetta Loy (née en 1931, ses souvenirs d'enfance sont contemporains de ceux vécus et contés par TDM), l'interrogation sur la première apparition d'un mot fait corps avec la découverte de l'univers de significations nouvelles qui bouleversent définitivement ceux du monde antérieur :

⁷ Ludwig Wittgenstein. *His Place in the Development of Semantics*, Dordrecht, D. Reidel, 1967.

⁸ *Introduzione alla semantica*, Bari, Laterza, 1965 - traduction française par Louis-Jean Calvet, *Une introduction à la sémantique*, Genève, Payot, 1969 [premier livre de TDM traduit en français] - ; *Senso e significato. Studi di semantica teorica e storica*, Bari, Adriatica, 1971 ; *Minisemantica dei linguaggi non verbali e delle lingue*, Roma-Bari, Laterza, 1982.

⁹ TDM, *Introduction au Cours de Linguistique Générale*, op. cit., p. V.

¹⁰ L'*introduction* de TDM se poursuit ainsi : « Il invite ses élèves à prêter attention à un individu qui est en train de parler et qui s'exclame par exemple : *La guerre, je vous dis, la guerre !* » Cf. P. Escudé, « La langue, c'est nos paroles. Tullio De Mauro et Saussure : de la linguistique à la politique linguistique », XXX

¹¹ Univers historique et linguistique de l'Italie traité de manière prodigieuse en deux grands tomes : de 1861 à 1946 (*Storia linguistica dell'Italia unita*, Bari, Laterza, 1963) ; de 1946 à nos jours (*Storia linguistica dell'Italia repubblicana. Dal 1946 ai nostri giorni*, Roma-Bari, Laterza, 2014). La référence à Luigi Meneghello ouvre par ailleurs *La langue bat où la dent fait mal*.

« La voix qui veut dire la guerre efface tous les autres sons, c'est une voix brusquement obscure, aphone et sinistre à mes oreilles d'enfant. Comme si tout à coup j'étais adulte. »¹²

Avec Natalia Ginzburg, c'est le *lessico familiare* [lexique familial] (cette expression viendra dans le livre que l'on va lire à quatre reprises) qui parvient à recomposer cet univers désormais hors du temps et de l'espace, ce « noyau vital qui a cessé d'être mais survit dans ses textes, sauvés de la fureur des eaux et de la corrosion du temps » (N. Guinzburg, p. 37). L'essence de ce que nous sommes dans le chaos, seule la langue peut la dire quand plus rien n'est là désormais. Et quand TDM dit : « Je n'ai plus personne avec qui partager le lexique familial » (p. XX), il confesse sans doute que là est la seule raison d'être de la langue. Dire ce qui n'est pas, dire ce qui n'est plus. Dire pour faire apparaître encore. Mais quand tout disparaît brutalement, quand on est arraché à la vie – cela sera deux fois le cas dans *Parole* : mort du grand frère ; bombardement du 19 juillet et peur de la mort du père - alors la langue ne peut rien exprimer sinon ce « cri continu et désespéré des gens qui tournaient en rond comme frappés de folie. » (cf. XX).

Ceci n'est pas une autobiographie

Si la matrice première de notre rapport à la langue est bien « la conscience aiguë d'une individualité absolue », celle-ci est pourtant partagée avec ceux qui partagent notre espace et notre temps, à commencer par le petit cercle familial. Quand TDM, surpris du succès de la première livraison des *Parole* – ouvrage conçu comme un cadeau offert à un très proche ami de la prestigieuse université romaine de La Sapienza -, se met à rédiger le second *Parole*, il se défend de vouloir faire une autobiographie – un « autobiographème » (p. XX) pour parodier Barthes, car les mots ne reviennent à la surface qu'avec l'enveloppe de couleur, de forme, de son, qu'ils avaient au moment de leur première éclosion¹³.

Pas d'autobiographie, mais le retour d'une expérience commune – sous couvert d'une découverte singulière. En ceci, les deux *Parole* sont le témoignage vécu de vingt ans d'histoire de l'Italie, de 1932 à 1952, du fascisme flamboyant à la naissance de la République en passant par les années de guerre, de privation, de peur, de bombardements, de mort. On retrouvera chez TDM, mais avec cette manière toujours singulière de dire dont on reparlera, nombre d'éléments historiques partagés par les plus grands auteurs italiens du siècle dont trois sont explicitement cités par TDM – Elsa Morante, Rosetta Loy et Natalia Guinzburg qui sont deux modèles d'écriture, ou encore Mario Rigoni Stern, pour ne citer qu'eux.

Ainsi, les éléments d'une vie quotidienne commune apparaissent dans les *Parole* comme dans les œuvres des auteurs cités : l'absence de salles de bains (p. XX)¹⁴ et l'apparition du bidet (p. XX)¹⁵ ; les bains de soleil (p. XX)¹⁶ ; l'entêtant *petit navire* (p. XX) que Mère Gregoria fait chanter à la petite Rosetta (*La première main*, op. cit. p. 32) ; les alliances cachées par les époux (p. XX)¹⁷ ; l'impréparation des armées italiennes et de leur matériel (p. XX)¹⁸ ; l'humiliation du retour du Négus (p. XX) et la naissance du doute au sein de la population italienne¹⁹ ; les

¹² R. Loy, [*La parola ebreo*, Einaudi, 1997], *Madame Della Seta aussi est juive*, Liana Levi, 2019, p. 79 (traduction de Françoise Brun)

¹³ « Si je reviens en arrière dans le temps et que je pense à la façon dont le mot *juif* est entré dans ma vie, je me revois assise sur une petite chaise bleue dans la chambre des enfants ». (Rosetta Loy, *Madame Setta...* op. cit., p. 7)

¹⁴ « Comme nous n'avions pas de salle de bains, je me lavais dans ma chambre dans une sorte de tub. » (N. Guinzburg, op. cit. p. 164)

¹⁵ « Elle n'a jamais vu de WC ni de chasse d'eau, jamais vu ce drôle de récipient fixé dans le mur qui ressemble à un gros pot de chambre allongé : le bidet. » (Rosetta Loy, *La première main*, Mercure de France, 2008, trad. de Fr. Brun, p. 17)

¹⁶ « Grand-Mère prenait son bain dans une baignoire en zinc mise à chauffer au soleil. » (*La première main*, op. cit. p. 95) ; « Il fallait lui faire prendre plus de bain de soleil si on ne voulait pas qu'il devint rachitique. » (N. Guinzburg, op. cit. p. 104)

¹⁷ « Avec son alliance en acier parce que l'alliance en or tu avais dû l'ôter pour la jeter dans le grand chaudron de la patrie. » (*La première main*, op. cit. p. 39)

¹⁸ « On voit nos chars blindés rebondir comme des boîtes de conserve. » (*La première main*, op. cit. p. 87) ; « A la place de l'explosif, il a trouvé de la sciure. » (Mario Rigoni Stern, *En guerre. Campagnes de France et d'Albanie (1940-1941)*. La fosse aux ours, 2000, trad. Marie-Hélène Angelini, p. 133)

¹⁹ « Le négus Hailé Sélassié a repris son trône en faisant triomphalement retour à Addis-Abeba à bord (ironie du sort) d'une Alfa Roméo rouge décapotable. » (*La première main*, op. cit. p. 92)

rassemblements du samedi (p. XX)²⁰ ; la littérature de jeunesse de Salgari et celle, fascisante, d'*Euro le jeune aviateur* (p. XX)²¹ ; les rodomontades du Duce et ses grands mots radiodiffusés (p. XX)²² ; les revues osées des *Grandi Firme* (p. XX)²³ ; le black-out (p. XX)²⁴ et le papier sur les vitres (p. XX)²⁵ ; les Forteresses volantes (p. XX)²⁶ et les bombardements (p. XX)²⁷ ; l'écho dans le comportement verbal enfantin des nouveaux changements politiques (p. XX)²⁸ ; les Libérateurs et les nouveaux modes alimentaires (p. XX)²⁹ ; etc.

Les choses avant les mots

« J'arrivai à peine à la hauteur du plan de table et je ne pouvais pas voir ce qu'écrivaient ma mère et son élève, ou les figures géométriques qu'ils travaillaient. Je ne pouvais qu'entendre les mots échangés. » (p. XX)

Les quelques cent chapitres des deux *Parole* traitent de l'accord entre des choses qui se passent et des mots qui les disent. Nous lisons comme autant de petits événements fondateurs la découverte de l'adéquation ou de l'inadéquation des mots aux choses. Chacun de ces événements est ainsi une équation, réussie ou ratée, de l'expérience de notre entrée dans la complexité du langage. Au début, on ne comprend rien car on ne peut qu'entendre : le signe acoustique est toujours coupé de son référent. On entend, mais ça ne nous *parle* pas.

Cette longue initiation – qui traite davantage d'unités lexicales dans le premier *Parole* et davantage de phrases et de discours dans le second, lorsque nous passons du monde de l'enfance (à Naples) à celui de l'entrée dans l'adolescence (à Rome) – est un va-et-vient continu entre les mots et les choses, les choses et les mots. On « comprend les choses » uniquement en contexte : « Voici comment, entre drame et comique, je commençai à comprendre le sens des mots tristes. » (cf. XX).

Cette initiation est tragi-comique. Tragiques le contexte de la guerre et la découverte de la mort (d'une grand tante, d'un petit frère, d'un des deux grands-frères, des pyramides de cadavres aperçus dans cette course folle à Rome le 19 juillet 1943, jour fondateur entre tous). Comiques les qui-pro-quo, les citations dantesques, le *jeu* avec et dans la langue, les inventions macaroniques de la tante française, les va et vient entre dialecte et italien des parents qui, souhaitant ne pas être compris aiguillonnent la curiosité des enfants, la découverte d'autres langues – dont bientôt le latin³⁰.

On monte donc des choses au sens, du référent au signifié, dirait Saussure, et le lieu de toutes les rencontres se trouve être le signifiant : la forme orale, l'enveloppe sonore du mot ou de la phrase. D'où l'importance du contexte des voix, de leur timbre, d'où l'importance des chansons, des comptines, l'omniprésence de la radio, du téléphone, du carillon de la porte, de tout ce qui porte la voix vers les oreilles – largement ouvertes – du petit Tullio. Les mots sont là, les bruits et les sons nous entourent – comme de « vivants piliers » : « J'enregistrai les

²⁰ « Les bottillons pour les démonstrations des samedis fascistes sur les trottoirs. » (*En guerre. Op. cit.* p. 110) ; « Le collège [...] où a lieu chaque samedi, comme dans toutes les écoles du royaume, le « rassemblement » : exercices, marches et mousquetons pour entraîner les enfants à la guerre. » (*Madame Setta... op. cit.* p. 25)

²¹ « Lisetta ne lisait pas seulement les ouvrages de Croce mais aussi les livres de Salgari » (N. Guinzburg, *op. cit.* p. 161) ; « *Sandokan* » (Rigoni Stern, *op. cit.* p. 134) ; « Euro le jeune aviateur [...] Euro, le fils de la grande Italie fasciste » (*Madame Setta... op. cit.* p. 35)

²² « Gardons héroïquement haut l'honneur de la patrie. [...] Nous briserons les reins à la Grèce. [...] L'embellie viendra au printemps. » (Rigoni Stern, p. 137-139)

²³ « [mon père] avait peur que je lise ces romans qu'il ne trouvait pas du tout convenables pour moi. Pittigrilli dirigeait également une revue intitulée *Grandi Firme* : cette revue, reliée en gros fascicules noirs... » (N. Guinzburg, *op. cit.* p. 124)

²⁴ « Le black-out est devenu oppressant. » (*La première main, op. cit.* p. 103) ; « Le soir, le couvre-feu rend la ville silencieuse et les persiennes sont fermées dès le crépuscule pour que pas un seul trait de lumière ne signale notre présence à l'ennemi » (*Madame Setta... op. cit.* p. 110)

²⁵ « Pour renforcer les vitres on a collé des bandes de papier dessus. » (*op. cit.* p. 104)

²⁶ « Au-dessus de nos têtes se propage le grondement sourd et omnivore des Forteresses volantes. » (*op. cit.* p. 115)

²⁷ « Brusquement [...] les maisons s'écroulèrent, les rues s'emplirent de ruines, de soldats et de réfugié. » (N. Guinzburg, *op. cit.* p. 182)

²⁸ « Dans mon journal [...] il y a écrit *vive Badoglio, à bas Mussolini*. » (*Madame Setta... op. cit.* p. 125)

²⁹ « Enfin nous mangeons. Tout ce qui sort des havresacs en toile kaki marqués USA. Tout fait envie, tout peut se manger et on l'espère se digérer, depuis la soupe de pois cassés jusqu'aux pommes de terre déshydratées qui ressemblent à des petits bouts de papier. » (*La première main, op. cit.* p. 150)

³⁰ « Alors, la même chose si on la lisait différemment pouvait dire des choses différentes ? » (cf. XX)

mots alors, mais sans rien comprendre de ce qu'ils signifiaient. » (cf. XX). Et dans le même temps, c'est des choses au sens que l'on monte ici³¹.

« La découverte des *mots* fut l'occasion de remonter jusqu'au sens de la *langue* » (cf. XX) : « C'est pour cela que pour moi le mot de *bain* avait un tout autre sens : pas un sens second, mais un sens issu de ce que je faisais, de ce que je vivais. » (cf. XX) ; « le sens des chiffres commença à prendre forme et à correspondre aux mots que je connaissais : 1 pour *un* ; 2 pour *deux* ; 3 pour *trois* et ainsi de suite. » (cf. XX) ; « Je redonnai du sens au mot de *forteresse volante*. Depuis le monde des fables et des bavardages, je l'avais ramené à la réalité. » (cf. XX) ; « Nous étions fascinés et ravis par le fait de voir un vague nom commun se transformer en une réalité physique, en chair et en os. » (cf. XX) ; « « Nous avons ici un phonogramme » et je compris par le contexte qu'il [le militaire qui annonce la mort du grand-frère] parlait du document qu'il tenait à la main. » (cf. XX).

Nous pourrions énumérer à l'infini ce qui est le linéament des *Parole*. TDM peut conclure : « Les mots que j'emploie ne sont que des mots, mais ils n'ont de sens réel que si l'on saisit le référent concret qu'ils désignent. » (cf. XX) ; « Comme diraient mes collègues de philosophie analytique ou chomskienne, il y avait « corrélat référentiel » jusque dans le moindre bout de la comptine la plus répétée qui m'avait été apprise. » (cf. XX) Sans ce corrélat, et de l'autre bout de la chaîne, sans signifié, le son restera pour longtemps pure résonnance – entre le poétique, le bizarre et la glose autotélique, la scholastique : « Ce *lerai* sonnait bizarrement. L'un d'entre nous demanda ce que ce *lerai* signifiait. Lerne riposta olympiquement : « *Lerai* ? ça veut dire *lerai* ! » Ici s'acheva l'explication. » (cf. XX)

Puis, vint l'époque de la lecture : les référents deviennent désormais les mots eux-mêmes, les phrases, le récit, le sens global d'un texte. « Dans l'appartement de l'Arenella, mon rapport personnel aux mots s'étendit largement car je commençais à lire tout seul, et à lire des livres à moi. » (cf. XX) Dans un lointain écho à la philosophie de Croce qui traverse toute la littérature italienne du siècle passé comme évidemment l'initiation demaurienne, c'est bien sûr dans le lieu formel des mots en rapport avec ce qu'il désigne – et non le référent seul, ni le sens isolé de tout référent – que se jouera le destin de l'élève, puis de l'étudiant TDM : ne « pas s'égarer dans l'empirisme, [ni] se laisser aller au mysticisme ou ratiociner dans le néant de la scholastique. » (cf. XX) Triple refus : celui de l'empirisme **enclavant** du référent ; du mysticisme idolâtrant un signifié isolé ; du néant de la scholastique qui traite de la forme pour la forme, du signifiant pour le signifiant. L'expérience que TDM conte est celle d'un lien dynamique à l'intérieur du système global du langage, c'est-à-dire de toutes les expériences langagières.

Entre les langues et leurs combinaisons - « le latin vit dans le toscan » (cf. XX) -, TDM, aiguillonné par ses excellents maîtres est inlassablement amené à chercher « les liens entre les mots. » (cf. XX) On lira donc dans le second *Parole* les incessantes allusions aux dictionnaires, aux traductions, à la grammaire des langues, à la glottologie, à la philologie, à la linguistique – et comme par hasard, l'amour des mots et des langues croisera l'amour des personnes - :

« Au milieu de l'année de seconde, une jeune fille que j'aimais, que j'adorais même à la folie (et cela n'est pas une *expression figée*), m'offrit les deux volumes du Georges & Calonghi. Pour la première fois, j'avais un dictionnaire de latin qui permettait de contextualiser un mot et d'accéder à ses diverses acceptions, et un dictionnaire d'italien qui suggérait avec d'opportunes indications grammaticales et syntaxiques plusieurs traductions des vocables latins. » (cf. XX)

³¹ « A l'encontre de la philosophie allemande qui descend du ciel sur la terre, c'est de la terre au ciel que l'on monte ici. Autrement dit, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation d'autrui, pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os ; non, on part des hommes dans leur activité réelle, c'est à partir de leur processus de vie réel que l'on représente aussi le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus vital. Et même les fantasmagories dans le cerveau humain sont des sublimations résultant nécessairement du processus de leur vie matérielle que l'on peut constater empiriquement et qui repose sur des bases matérielles. », cf. Marx & Engels, *L'Idéologie allemande*, partie B, 1845. Une loi humaine sera tirée de ce trajet vécu – qui n'est pas matérialiste, puisqu'il mène à l'idéal - : « Être poète, ce n'est pas chercher à faire vibrer ses émotions avec des mots inédits, mais le faire en étant attentif aux mots de tous les jours, de tout le monde. » (cf. XX)

C'est alors que TDM découvrira que le mystère des mots échappe encore aux livres : il est intrinsèquement lié à leur emploi, aux générations entières de personnes qui les ont vécus et dits, les mots étant en fait ce que nous sommes, les mots faisant ce que nous sommes :

« C'est un fait : même dans notre sphère la plus personnelle, à chaque fois que nous nous posons une question sur quelque problème, sur quelque incompréhension linguistique, ou sur la façon dont nous avons réussi à comprendre le sens d'un certain mot ou à entrer dans une langue et à la faire nôtre, aussitôt émergent et s'imposent d'autres questions qui investissent les strates profondes de notre individualité, les rapports que nous entretenons avec les autres personnes, nos souvenirs et nos espoirs, la perception de notre identité. » (cf. XX)

Et bien évidemment le jeune homme découvrira que les mots les plus purs **ne** peuvent se dire **que** dans le « silence habité » (cf. XX) qui est celui de la communicabilité immédiate – sans mots prononcés.

L'École et la politique

Ouvrage d'histoire italienne, autobiographie d'une génération, livre d'initiation d'un jeune intellectuel européen du milieu du siècle, les *Parole* sont également le livre d'un élève devenu professeur, puis ministre de l'Instruction Publique. TDM aura passé sa vie dans les classes. L'éducation, la culture – et donc les langues (dialectes, italien, autres langues européennes dont le français, présent dans de nombreuses expressions laissées en *italiques*, anglais et allemand) – sont centrales dans la constitution d'une nation. École et politique ont partie liée.

Les *Parole* sont une galerie de portraits parmi lesquels on aura du mal à ne pas trouver d'éducateurs. D'abord la famille : la grande sœur, les grands frères, la mère professeur de mathématiques, le père scientifique : tous grands lecteurs et source de savoir, de découvertes, de livres pour le jeune Tullio. Mère croyante, père athée, mais les deux donnant une même et forte éducation morale au petit dernier, pas dans le discours mais dans le rapport intériorisé à l'expérience et à une conduite éthique dans le monde réel : « m'orienter vers des choix cohérents et conscients, refuser les attaches insincères, les comportements de façade, les conduites dictées par l'opportunisme ou le conformisme. » (cf. XX). Ces premiers éducateurs, Tullio devenu grand en prend conscience, sont fondamentaux. Ce sont eux qui auront fait toute la différence entre « l'effrayante bande du Petrarco » (cf. XX) ou encore « la longue andouille des derniers rangs » (cf. XX) et lui, qui grandit dans un environnement culturel le mettant de plain-pied avec les attentes du monde scolaire :

« Je ne saisisais pas à leur juste valeur l'apport indirect et quotidien de tous les miens, leur soutien de chaque jour dans tous mes devoirs et toutes mes leçons, plus fort toujours que chacune de mes inaptitudes naturelles. Mais combien d'élèves, aujourd'hui encore, n'arrivent pas à comprendre le sens de certains mots, et combien de professeurs les raisons de ces véritables injustices scolaires ? Et par voie de conséquence, combien sommes-nous à comprendre aujourd'hui les enjeux fondamentaux d'une École qui ne doit pas développer les inégalités culturelles, mais promouvoir tout au contraire l'équité ? » (cf. XX)³²

Ce rapprochement entre les familles et l'École – les parents de Tullio ont fait des études universitaires, fait minoritaire à l'époque –, il faut également qu'il se fasse entre l'École et les familles. Réduire les « injustices scolaires » - qui sont des écarts entre ce que peut l'enfant et ce que doit l'élève –, sera également un fil conducteur de toute la vie scientifique et politique de l'homme De Mauro devenu ministre :

« Combien de sots faiseurs d'opinion passent leur énergie dans les journaux à détruire et abaisser chaque velléité de politique scolaire et sociale plus juste, avec leurs imbécilités écrites en toute liberté dans leurs « feuilles d'influence » – comme ils les appellent eux-mêmes ? Quelle terrifiante influence ont-ils sur les hommes politiques, les fonctionnaires, les décideurs, et même les « gens de gauche » comme ils disent, tous détachés de la réalité, désinformés de ce que l'École fait, peut faire, doit faire ! » (cf. XX)

Dans l'histoire scolaire du XX^e siècle, TDM trouvera autant dans certains décrets du ministre de l'ère fasciste Bottai que dans l'expérience montessorienne et sociale de Don Lorenzo Milani le miel de ses actions de futur ministre : latin mais aussi travail manuel pour tous, et pour tous également généralisation d'un premier cycle d'années de collège.

³² « Les parcours scolaires réussis ne nécessitent pas forcément de hauts revenus, mais des livres – qui ne coutent pas cher – et l'amour du milieu familial pour la culture – qui coûte encore moins. » (cf. XX) ; « Mais j'avais par rapport à lui [la longue andouille des derniers rangs] un avantage personnel et indirect qui était valorisé par le fonctionnement de l'École d'alors, et qui le reste encore par l'École d'aujourd'hui : une moisson de lectures familiales bien plus vastes. » (cf. XX)

Il n'y a pas de bonne Ecole sans juste réflexion politique :

« Je voulais chercher à expliquer ce qui est le fond de la problématique italienne : l'incapacité à resserrer les liens entre réalité économique, bon suivi scolaire, bonne culture intellectuelle et linguistique. » (cf. XX)

Auprès de la kyrielle de maîtresses et de maîtres, certains parfaits contre-exemples et d'autres parfaits modèles – mais tous laissant une trace indélébile au jeune Tullio – TDM pressent que certaines choses ne vont pas, que d'autres sont à corriger, et il les corrige de but en blanc. Ses devoirs sont courts (« les longues rédactions (que les programmes scolaires ont mis à l'honneur jusqu'en 1979), par instinct, je cherchais à les éviter. », cf. XX) et son vocabulaire doit dire clairement les choses, avec la langue du plus grand nombre (« Les intellectuels italiens [...] étaient alors particulièrement obsédés par l'idée qu'on ne pouvait écrire et parler publiquement qu'en employant un registre de langue bien plus élevé que d'ordinaire. », cf. XX ; « Les dictionnaires italiens étaient remplis d'un bric-à-brac lexical embrouillé sans aucun rapport avec les mots d'usage courant. », cf. XX)³³. Son expérience longuement contée des nombreux examens de fin de lycée ou de cycle universitaire lui prouve qu'il faudra rééquilibrer des rapports trop verticaux entre professeurs et élèves ou étudiants.

Enfin, si le savoir est une chose essentielle, la façon de le transmettre est tout aussi essentielle. Les derniers chapitres de l'ouvrage brossent le portrait d'une dizaine de professeurs des années 50, certains géniaux, d'autres creux. Dans cette longue gradation d'exemples de pédagogues qui traverse toute la fin du livre – jusqu'au moment *hors champ* où Tullio épousera « le plus beau métier du monde » (cf. XX) et sera à son tour professeur -, on voit se dessiner *in fine* une sorte de modélisation didactique bifrons avec le magistral Antonino Pagliaro et son claudiquant assistant, Mario Lucidi, qui donne les travaux dirigés³⁴. Par eux deux, le savoir – qu'ignore l'étudiant - et la transmission – qui permet à l'étudiant de s'appropriier le savoir - sont reliés. TDM en tire une leçon politique de plus : « On nous apprend bien des choses pour devenir professeur, mais pas comment il faut enseigner, évaluer et interroger. » (cf. XX) Dans l'étude des langues comme dans l'Ecole, et comme en politique enfin et toujours, c'est par la liaison complexe des deux pôles séparés du fond et de la forme que TDM se situe et fait synthèse.

L'expérience de la formation personnelle n'aurait aucun sens, enfin, si elle n'ouvrait à une conscience sociale aiguë. « Qu'est-ce donc qu'ont à faire ensemble politique et langage ? » (cf. XX) demande ingénument l'ouvrage ? Mais tout, évidemment. Le point de départ de cette réflexion, qui mènera sur une action longue et durable chez le professeur De Mauro, est la découverte de la large population d'analphabètes :

« On m'expliqua à la maison que ceux que l'on appelait ainsi ne savaient ni lire ni écrire. [...] Pour la plus grande gloire du pays, les analphabètes ne devaient pas exister, au moins dans les statistiques du recensement. La réalité était assez différente. (Mais beaucoup de pays, à commencer par la France, n'ont jamais aimé donner de chiffres sur la réalité de leur analphabétisme national.) On découvrit cela au milieu des années 50, quand furent publiés les résultats du recensement de 1951 : 60 % des adultes n'avaient aucun diplôme, certificat d'étude compris, et une bonne partie d'entre eux se déclaraient spontanément incapables de lire et d'écrire. » (cf. XX)

C'est pour cette population-là – la population majoritaire de l'Italie, comme d'une bonne partie de l'Europe du reste – que l'engagement de TDM a été sans limite, de ses recherches scientifiques à ses enquêtes historiques et à son mandat de ministre, et évidemment à la dissémination du projet toujours à disséminer d'*Educazione Linguistica Democratica*³⁵. Ce qui est premier dans la nation, c'est la conscience d'être ensemble et la construction de cette conscience, et Tullio compare ironiquement la réalité de la reconstruction en Allemagne et en Italie dans l'immédiate après-guerre :

³³ On sent derrière l'ironie du ton la violence des rapports entre partisans d'une haute culture et le fervent défenseur de cette *Educazione Linguistica Democratica* qu'il va, à partir des années 1970, disséminer en Italie et en Europe : « Je ne traduis pas ce titre en vocabulaire courant de peur que quelque mien collègue ne trouve là une preuve supplémentaire de mon acharnement à soustraire le peuple à la haute culture raffinée et à le ghettoïser dans les culs de basse-fosse où il n'y a d'espace ni pour *enchiridion* ni pour *accorte*. » (cf. XX)

³⁴ « C'était un vrai pédagogue : il nous parlait debout et non assis dans son fauteuil, tourné vers nous ou au milieu de la classe » (cf. XX)

³⁵ Cf. Jean-Claude Beacco, XX et Philippe Blanchet, XX.

« On reconstruisait systématiquement les écoles (comme c'est étrange), les bâtiments de l'université (pour quelle raison ?), les bibliothèques (ça c'est curieux) et les usines (bon, cela semble déjà plus raisonnable)... » (cf. XX)

Le ton de la voix

Au-delà de ces considérations, les *Parole* sont également et peut-être avant tout l'œuvre d'un écrivain portée par une voix toute singulière. Dès le début de l'ouvrage, cette voix hésite entre le vénérable professeur que TDM est devenu au moment de la rédaction et le petit enfant qu'il rappelle et convoque dans sa narration. Certes, le travail de mémoire de l'écrivain n'est pas la réalité-même – cela nous le savions : c'est là précisément que se situe le *jeu* du langage³⁶ - mais sa recomposition.

Le travail de mémoire que conduit TDM implique une rapidité d'exécution, une plume qui va aussi vite que les images fusent, se croisent, apparaissent et repartent. Les phrases italiennes sont longues, remplies de parataxe, accordant des périodes différentes sur le même plan, rompues d'anacoluthes (« il fatto è, li fatti sono... »). Comment traduire dans un *français convenable* une phrase en train de dire, une pensée en train de se dérouler, en ce style écrit oralisé, propre à l'italien, ou l'ingénuité de l'enfant et l'ironie du vieil homme se mêlent dans des phrases qui n'en finissent pas, comme le souffle long de ce bavard de TDM ?

Dans ce *jeu*, le maître mot est sans doute ce que Carlo Ossola nomme « le *basso continuo* de l'ironie et de l'auto-ironie, du geste minime et définitif ». Les figures de l'ironie, du second degré, se trouvent souvent dans notre texte. Les grands frères se moquent de la naïveté du petit dernier – et ces moqueries sont l'occasion de comprendre qu'il y a un écart entre ce qui a été vu et ce qui a été compris : l'espace des mots. L'ironie appartient toujours à celui qui sait et ouvre son savoir, et son amitié : le premier copain communiste (« le garçon joyeux et intelligent, au regard toujours ironique », cf. XX) ; l'ami étudiant (« Il était moqueur et ironique, intelligent et très cultivé. » cf. XX) ; l'amie du grand-frère qui ouvrira chez le petit Tullio avec « ses histoires, drôles, ironiques et pleines d'autodérision » (cf. XX) la première brèche dans son infantile fascisme ; les livres nouveaux « habités par des esprits libres, pensant par eux-mêmes, capables de cette ironie que le totalitarisme et le fondamentalisme ne peuvent pas offrir [comme] *La Loi*, de Thomas Mann [qui] proposait les voies d'une pensée ironique, détachée, géniale et nouvelle » (cf. XX) ; le professeur Fiorito et sa façon de parler « calme, amicale, avec juste ce qu'il fallait d'ironie » (cf. XX) ; évidemment, et pour finir, le bon professeur Pagliaro dont « souvent un sourire légèrement ironique éclairait [le] regard. » (cf. XX)

Notre auteur s'essaye également à l'ironie. Il conte sa tentation d'enfant espiègle – et déjà écrivain dans un journal scolaire autoproduit – « de saupoudrer le texte de quelques menus lazzis et légères moqueries. » (cf. XX) Mais ce coup d'essai se retourne contre lui : l'ironie est quelque chose de bien compliqué à comprendre. La professeure, victime de la moquerie de Tullio, prendra sur elle de le lui expliquer en une grande et inoubliable leçon d'intelligence :

« l'ironie est dans les choses-mêmes, elle se révèle dans les mots si ceux-ci sont fidèles à ce qu'ils décrivent, sinon c'est de la caricature. La dérision et la moquerie, ce n'est pas de l'ironie. Compris ? » (cf. XX)

L'ironie consiste à dire exactement ce que sont les choses, afin de bien montrer que les choses ne sont pas exactement ce qu'elles sont. Une des leçons de ces *Parole* saturées de trajets politiques allant d'un extrême de l'échiquier à l'autre – ce qui est à proprement parler incompréhensible et scandaleux pour un lecteur français – se trouve sans doute ici. Certes, la période historique fut l'une des plus troublées ; mais au-delà, la clef est sans doute à trouver dans une longue expérience vécue qui retourne ironiquement ce qui est attendu : « C'est l'habit qui fait l'homme. »³⁷

Runes dans les ruines

³⁶ L'ultime chapitre des *Mots lointains* (cf. XX) reprend toutes les « erreurs » ou inexactitudes d'une mémoire vacillante – à soixante-dix ans de distance. De la même manière, pour la seconde partie, on relèvera qu'il ne s'agit pas du chapitre 19 de l'*Odyssée* mais le chapitre 27 de l'*Iliade* (cf. XX) ou que le logarithme cité par Anatole France n'est pas celui de 17 mais de 9 (cf. XX).

³⁷ N. Guinzburg, *op. cit.* p. 226.

Deux images enfin s'entrecroisent dans les *Parole*. Les *runes*, ces mots qu'il faut sans cesse décrypter ; les choses, qui sans cesse s'écroulent et se désagrègent, les *ruines*. Croit-on avoir compris et éclairci un sens qu'aussitôt d'autres questions viennent obscurcir le terrain dégagé :

« C'est un fait : même dans notre sphère la plus personnelle, à chaque fois que nous nous posons une question sur quelque problème, sur quelque incompréhension linguistique, ou sur la façon dont nous avons réussi à comprendre le sens d'un certain mot ou à entrer dans une langue et à la faire nôtre, aussitôt émergent et s'imposent d'autres questions qui investissent les strates profondes de notre individualité, les rapports que nous entretenons avec les autres personnes, nos souvenirs et nos espoirs, la perception de notre identité. » (cf. XX)

La « mémoire linguistique » semble condamnée à errer dans un labyrinthe, sans pouvoir aisément retrouver son chemin :

« Comprendre un mot n'est pas une ligne droite égale pour tous, mais une rue tortueuse, pleine de fausses déviations, de *cotangentes* et tous ne savent pas rejoindre le point exact. » (cf. XX)

Il faudra être attentif, à la lecture, à la minutie avec laquelle TDM retrace les chemins parcourus avec sa sœur, son frère, sa mère, son père, ses amis napolitains, sa course romaine du 19 juillet 1943, tous les lieux précisément décrits, les noms de rue, de places, de quartiers, avec peut-être l'acmé de ce temps d'arrêt qui dure une éternité dans la contemplation de la baie de Naples, avant le départ nocturne et définitif pour Rome. Le labyrinthe de la mémoire se retrouve dans le labyrinthe des rues, dans la spatialité éternelle des deux villes aimées, Naples et Rome. Dans les années 2006 et 2012, TDM reste hanté par la même image de la ville-langue, image qu'il emprunte à Wittgenstein et qui sert d'épigraphe à la première thèse éditée en 1963, la *Storia linguistica dell'Italia unita* : « La nostra lingua è come una vecchia città: un labirinto di viuzze e di larghi. ³⁸»

On ne peut pas se libérer de son enfance ni de ses premiers mots, ni de la découverte première et fondamentale de notre incommunicabilité : tous les manquements que nous avons faits et produits qui sont autant de cailloux sur nos chemins, « de fausses déviations, de *cotangentes* », qui nous empêchent à bien des reprises de « rejoindre le point exact. » A cette vision mélancolique, saturnienne, de la langue et de l'enfermement dans notre « mémoire linguistique » si admirablement développée par l'œuvre de Sebald³⁹, Tullio De Mauro répond finalement bien autrement. Pas de mélancolie face à cette enfance qui revient hanter le vieil homme, mais plutôt les joies de l'intelligence, les fulgurances du savoir, les moments d'amitié, d'amour, les enchantements de ce qui est droit, de ce qui *distingue* le bon du mal, qui permet de se dégager de l'erreur (du fascisme), et qui ouvre à l'horizon le plus vaste, à un avenir toujours possible. S'il y avait une dernière image à conserver de ces *Parole*, ce serait sans doute les deux traits blancs que le maître Pagliaro trace sur la surface noire, obscure, du tableau de classe :

« Ferdinand de Saussure, distingué linguiste genevois, nous a appris à distinguer deux axes permettant d'étudier les faits de langue : la synchronie... – et il se retournait pour tracer une ligne horizontale sur le tableau – et la diachronie » – et de nouveau il se retournait vers le tableau et y traçait une ligne verticale qui croisait la première. (p. XX)

Ces signes, ces mots incompréhensibles, il faut toujours chercher à les décrypter. Les *Parole* semblent se fermer sur une anecdote abrupte, et de peu d'intérêt : une dernière conversation entre Mario Lucidi, le maître assistant bientôt grand ami de TDM, et notre auteur, au sujet des *runes* du grand maître Pagliaro. Deux individus – étudiants ou professeurs anonymes – sont cités. L'un ne comprend rien. L'autre comprend, mais « il s'en fout, et

³⁸ TDM réinvestit dans *La langue bat où la dent fait mal* cette même citation extraite des *Investigations philosophiques* de Wittgenstein : « Notre langue est comme une vieille ville : un labyrinthe de ruelles et de petites places, de maisons anciennes ou plus récentes, de palais agrandis à des époques diverses, et, tout autour, la ceinture des nouveaux quartiers, les grandes rues rectilignes, régulières, les maisons résidentielles toutes semblables. », p. 137-138. Cf. P. Escudé, *op. cit.*

³⁹ « Si l'on considère la langue comme une vieille ville avec son inextricable réseau de ruelles et de places [...]. Je ressemblais à un habitant qui, après une longue absence, ne se reconnaîtrait plus dans cette agglomération [...]. L'articulation de la langue, l'agencement syntaxique de ses différents éléments, la ponctuation, les conjonctions, et jusqu'aux noms désignant les choses les plus simples, tout était enveloppé d'un brouillard impénétrable. » W. G. Sebald, *Austerlitz*, Actes-Sud, p. 148.

il a tort. » (cf. XX) Ce qui fait culture, pour TDM, c'est de faire effort de compréhension – ne pas être analphabète – et, si l'on comprend, de ne pas cacher la lumière, de ne pas la mettre sous le boisseau, mais bien au plus haut, afin qu'elle éclaire nos frères humains.

« Si ce ne fut pas le plus important, ce fut néanmoins le dernier des enseignements que je dois à ce grand esprit, à cette grande personne que fut Mario Lucidi. Je devais recueillir bien d'autres runes, si précieuses pour certaines, dans les années qui suivirent, mais celle-ci reste pour moi la plus inoubliable. » (cf. XX)

Notule finale

La traduction de ces deux ouvrages a été une traversée passionnante, via la vie d'un homme passionnant, de ce grand pays voisin qu'est l'Italie. L'éditeur s'est pris au jeu, et ce qui devait être la présentation au public français des deux œuvres les plus intimes de Tullio De Mauro s'est transformé peu à peu, sans doute sous l'influence de ce penseur tentaculaire, en une présentation plus importante du temps et des personnes qui sont les acteurs des deux Parole. Nous souhaitons remercier Elisabetta Carpitelli et Silvana Ferreri-De Mauro qui ont contribué par leur aide et leur relecture à l'édition du répertoire final des noms, et à l'établissement de la chronologie que le lecteur trouvera en fin d'ouvrage. Ce dernier chapitre souhaite aider le lecteur dans le fil de la biographie de Tullio De Mauro au sein de l'histoire plus générale de l'Italie au XXe siècle.